

L'ILLUMINÉ

Cent ans après Rimbaud, Daho publie ses Illuminations Pop (« Pop Satori » comme disent les Nippons et les Beatniks) jouant l'état de grâce mélodique contre les embûches des plans de carrière.

Pour Etienne Daho, c'est l'heure du tournant. Après un premier album confidentiel, un single, « Le Grand Sommeil », qui lui a ouvert les ondes, et enfin un album, « La Nuit La Nuit » qui l'a consacré « vedette » à part entière, il doit maintenant confirmer les espoirs que le public a mis en lui. C'est un challenge que ce troisième album va lui permettre de remporter, avec la même tranquillité sereine qui a caractérisé sa carrière jusqu'ici.

Car c'est bien de carrière qu'il s'agit : le succès de Daho s'apparente plus à la construction pierre par pierre d'un édifice qu'à l'éclat d'une étoile filante. Il est arrivé patiemment à transformer La Nuit en disque d'or, et tous ses récents singles ont été des succès simplement « honnêtes ». De bonnes ventes, mais pas des scores fleuves, des chansons qui ont marqué leurs empreintes dans les mémoires, en gardant leur fraîcheur. Pas des « Cargo », des « Marcia Baila » ni des « L'Aventurier »... En même temps, au cours de l'année écoulée, Daho s'est prêté de bonne grâce au jeu de la promotion, s'offrant en pâture à tous les types de médias, toujours avec simplicité et franchise, si bien qu'il fait aujourd'hui partie intégrante du paysage « people » hexagonal.

Sa force, c'est de faire sur lui le consensus : le public teenage craque pour son allure de jeune premier romantique nouvelle vague, le grand public l'aime pour la qualité d'écoute de sa production, quant aux « rockers », et ce jusqu'aux rock critics les plus farouchement dogmatiques, ils apprécient hautement sa science et ses références sixties.

TÊTE HAUTE

Pour confirmer tous ces gens là dans leur assurance qu'il est un des rares chanteurs français indispensable, Etienne Daho s'est attelé à la confection de « Pop Satori », un troisième album dans lequel il s'est investi totalement, tenant la tête haute face aux difficultés qu'il a dû rencontrer. En effet, Etienne Daho fonctionne uniquement au flash ! Et il avait justement flashé sur Torch Song, une sorte de groupe/microcosme britannique underground, au point qu'il avait décidé d'enregistrer ce disque à Londres, dans leur studio, et sous leur autorité productive. Hélas, après quelques semaines aléatoires, il a dû déchanter, les Torch Songs s'avérant plus que tout autres velétaires et dilettantes.

Mi-février, Daho s'est retrouvé au cœur



d'un imbroglio plutôt difficile à dépêtrer : une maison de disques qui refuse de sortir un single prêt à être gravé pour cause de mix non satisfaisant, beaucoup de temps de studio pour pas grand chose, des bandes bloquées à Londres, et pas assez de chansons prêtes pour cause de travail de promo incessant qui lui bouffait tout son temps.

Un mois plus tard, il s'était sorti d'affaire tout seul : le disque s'est terminé à Paris, et avec son équipe, le fidèle Arnold Turboust, et l'ingénieur de Torch Song qu'il a débauché, Daho s'est produit tout seul.

FLASH

Comment travaille Daho ? Il suffisait de lui poser la question, le chanteur rennais n'a pas de secret pour Best !

Etienne Daho : — « D'habitude, je suis toujours angoissé de savoir quelles chansons choisir, on a des tas de maquettes, et il faut faire une sélection sévère. Cette fois-ci, c'est complètement spontané. Mais finalement l'urgence a l'air de m'inspirer, puisque je trouve que je n'ai jamais aussi bien écrit ! Pour les musiques, je commence toujours par la mélodie ; quand j'en ai une qui me plaît, que je retiens bien, je la mets sur cassette et la donne à Arnold qui l'habille un peu avec des accords, et puis on l'améliore ensemble. On s'aide beaucoup, il y a une inter-pénétration du travail de l'un chez l'autre. Et à la fin, quand ça se tient, je plaque le texte dessus. Moi je ne suis pas musicien, je ne joue de rien, je pars de la voix. Avant j'avais mon propre système de notation, mais j'ai laissé tomber, c'était vraiment un truc d'enfant ! Les idées d'Arnold et les miennes, c'est comme un jeu de construction. C'est rarissime, et c'est un luxe de trouver des gens avec qui on peut s'entendre aussi bien pour travailler.

En ce moment, on est dans une période de travail intense tous les deux, puisqu'en plus de mon album, il y a eu son disque solo chez Barclay, qu'il chante en duo avec la comédienne Zabou, et puis on a fait le disque de Jacky de la télé. Moi j'ai fait en plus un texte pour Pauline Laffont qui fait un disque avec Jacno, je fais la musique du prochain film de Virginie Thévenet (« La Nuit Porte-Jarretelles »), je dois préparer le rôle que je vais y jouer, préparer l'Olympia et la tournée pour la rentrée et terminer le bouquin sur Françoise Hardy. Je le fais avec Jérôme Soligny, moi j'ai apporté toute ma doc, et lui s'occupe du rédactionnel. Je n'aurais jamais pu le finir autrement, j'ai besoin d'être secondé. Soligny, c'est un mec que j'aime bien, il m'a écrit une musique super pour l'album, ça s'appelle « Duel Au Soleil ».

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Satori ?

— C'est Franck Darcel qui m'en a parlé la première fois, il y a longtemps. Il m'a demandé si j'avais lu le bouquin de Kérouac qui s'appelle « Satori A Paris ». On le trouve très difficilement, je l'ai cherché longtemps, parce que le nom m'avait

beaucoup plu, je trouvais ça gai, ça voulait bien dire ce que c'était. Satori, ça veut dire flash, illumination, moment d'intense bien-être, en japonais. Donc j'ai voulu appeler ce disque « Pop Satori », comme c'est un album pop, ça sonne bien. Et puis le premier jour où je suis arrivé à Londres pour entrer en studio, je suis tombé sur ce fameux livre, en solde, dans une petite boutique. Je me suis dit que c'était un signe ! Pop Satori, c'est une année passée avec des gens que j'aime bien ; comme d'habitude, il y a plusieurs histoires, ça parle de choses de moi plutôt intimes, mais là avec une autre optique, c'est plus mûr.

Pour moi, « Mythomane » c'est l'enfance, « La Nuit » c'est l'adolescence, et là, maintenant, je me sens changé. Pas vraiment mûr, parce que je me sens toujours branleur, mais il y a un truc qui a changé. Je ne veux plus de cette image lisse, impalpable, parce que ça, c'était avant. Je me sens plus adulte, donc j'ai envie de parler différemment. Ce n'est pas parce qu'on est plus mûr que les textes sont plus graves, c'est juste une autre manière de les prendre. En fait, je ne me suis jamais posé de question sur les textes, parce que je ne me considère pas comme un musicien, mais pas comme un auteur non plus. J'ai envie de faire des chansons pop, qui donnent envie de bouger, de sauter en l'air. Là, il y a une face pop, plus rapide, plus violente ; j'ai toujours eu beaucoup de retenue par rapport à la façon dont je me comportais, par manque de confiance en moi peut-être. Alors j'ai envie d'aller plus au fond des choses, d'être plus ouvert, accessible.

On ne se rend pas compte de l'effet qu'on produit sur les gens, moi je sors beaucoup, et je vois l'effet que je peux produire sur certaines personnes. J'en suis étonné : les gens ont l'impression que je suis quelqu'un de complètement glacial, un peu impalpable. C'est chiant, parce que moi je me sens vachement chaleureux, vivant, je me trouve comme ça. L'image que les gens ont, ce n'est pas moi. Alors je vais, avec cet album, remettre les pendules à l'heure. J'ai envie que ce soit plus chaud, plus présent, plus rentre-dedans. « Mythomane », c'est un disque à la limite désincarné, c'est flou, ça glisse entre les doigts ! Ça a été un atout de séduction, parce que personne ne faisait ça, personne n'avait ce genre d'image, mais d'un autre côté, ça a bloqué pas mal de gens. En fait, il n'y a pas eu d'effort de mon côté, les gens que ça touchait venaient vers moi, mais de mon côté je ne faisais rien pour aller vers le contact. Ça s'est ressenti, surtout sur le premier album.

Sur le second, déjà, il y avait une brèche, une ouverture. Le troisième, ça va être le plus important pour moi, il me tient vachement à cœur. Et puis c'est un risque. Il y avait quelque chose de sécurisant dans le fait de travailler avec Franck Darcel, on se connaissait depuis longtemps, et il prenait beaucoup de choses en main. Arnold et moi, on avait juste à faire notre truc « d'artiste », c'était cool.

Et puis on a commencé à bosser un petit peu plus en studio, à être un peu plus responsables, et ça nous a plu. On a produit « Sunday Morning » sur Les Enfants Du Velvet, le disque de Jacky, et là on produit l'album. Mais on retravaillera probablement avec Franck Darcel, c'est juste un break. Les gens ont trouvé bizarre que je décide de stopper cette équipe au moment où commercialement elle marche le mieux, mais c'est bien de prendre des risques, et « Pop Satori » en est un.

QUELQU'UN QUI ME RESSEMBLE

— Sur l'album, il y a une reprise de « Late Night » de Syd Barrett. Et puis une adaptation de « Love At First Sight » de The Gist. Le moins que l'on puisse dire, c'est que tu ne tapes pas dans les standards !

— J'ai fait pas mal de reprises ces derniers temps, entre Hardy, Barrett, Gainsbourg, le Velvet... J'ai fait un paquet de tous les trucs qui m'avaient plu, ce qui est une façon d'exorciser un peu les mythes. Quand des chansons te plaisent comme ça, t'as vraiment l'impression que tu aurais pu les écrire, c'est vraiment le pied de pouvoir chanter des chansons que tu as toujours aimées, c'est génial. Quand je m'entends chanter « Late Night », j'ai des frissons, tellement je la sens cette chanson ! Le titre de The





« L'image que les gens ont, ce n'est pas moi. Alors je vais, avec cet album, remettre les pendules à l'heure. »

« Finalement, l'urgence a l'air de m'inspirer, puisque je trouve que je n'ai jamais aussi bien écrit. »

Gist, c'est un truc que j'adore, j'ai jamais compris comment ça n'avait pas pu marcher ! Je trouve ça évident. C'est un groupe que j'adorais, toute une équipe de gens que j'ai aimés ces dernières années : Week End, Working Week, Young Marble Giants... Vu que personne ne connaissait ce titre, j'ai pensé que c'était bien de le reprendre et d'en faire une version française. Ça s'appelle « Paris Le Flore ». Moxham et les gens de The Gist, j'ai les connections pour les rencontrer, mais je préfère garder des images intactes des gens que j'apprécie. Ce qu'on m'en a dit n'était pas très bien. Alors je ne veux rien provoquer, s'ils veulent faire le premier pas, ça se fera.

— Ca t'apporte quoi de travailler en dehors d'Etienne Daho ?

— C'est une manière différente de bosser. Jacky, c'est quelqu'un qui voulait bosser avec nous depuis très longtemps. Il y avait eu une tentative avec Lio, dont on avait fait la face B. C'était sympa, anecdotique. C'était à l'époque où les gens ont commencé à nous réclamer des

chansons; mais nous, on est dans un registre un peu spécial, ce n'est pas évident, à moins d'écrire pour des gens qui sont proches de nous comme Lio ou Françoise Hardy. Jacky, ça a été dur de travailler avec lui, il lui faut du sur-mesure.

Pour Pauline Laffont, c'est un hasard : j'ai rencontré Jacno un soir aux Bains, il était avec elle, et il m'a demandé un texte pour un disque qu'il lui produisait. Comme je n'avais pas beaucoup de temps, je lui ai dit : si dans trois jours je n'ai rien trouvé, considère que c'est à l'eau ! Et j'ai eu l'idée tout de suite. C'est l'histoire d'une fille qui par peur de perdre son mec l'envoûte par des gris-gris. Ça s'appelle « Pour Que Tu M'Oublies Pas », j'ai écrit ça en deux heures. Elle, je la connais à peine !

Pour Virginie Thévenet, la chanson s'appelle « Quelqu'un Qui Me Ressemble », elle figure sur mon album. Je l'avais rencontrée l'an dernier, parce qu'elle avait chanté chez Virgin la musique de son film « La Nuit Porte-Jarre-

telles », un film que j'ai beaucoup aimé. Je l'ai invitée à chanter en public pour la première fois de sa vie, dans une émission de France Inter. Et je la regardais chanter en me disant vraiment cette fille, quel charme elle a, elle dégage vraiment bien. On s'est revu, elle préparait son nouveau film, et moi, comme j'ai très envie de jouer, je lui ai demandé si je pouvais participer au projet. Elle m'a écrit un petit rôle. On va tourner à partir de mars. C'est une sorte de remake des « Enfants Terribles » de Cocteau, des jeunes gens assez allumés, qui prennent la vie comme un jeu. Je ne sais même pas qui d'autre va jouer dans ce film ! Virginie m'a proposé ensuite de faire la musique. Moi je voulais y participer d'une manière ou d'une autre, j'avais fait une chanson qui n'avait pas grand chose à voir avec le film au départ, une chanson qui s'appelait initialement « Les Météores », sur la gemellité, sur les ressemblances entre les gens, sur les rencontres comme ça qui sont aussi des satoris. Elle m'avait donné son scénario à lire, et à la fin, j'ai réalisé que c'était vraiment ça, que ça collait parfaitement. Je lui ai fait écouter, ça lui a plu, et donc ça va être la chanson du film, dans une version différente, en duo. J'ai un petit rôle également dans le premier film d'Olivier Assayas, le scénariste de « Rendez-Vous » etc.

HARMONIES

Le cinoche, c'est quand même pas la priorité. « Pop Satori » doit être maintenant dans les bacs des disquaires. Et pour la première fois, Daho, avec son alter ego Arnold en est entièrement responsable aux yeux du monde. Le coup d'essai est, à la première écoute, plein de charmes. Effectivement beaucoup plus musclé que le précédent, avec des guitares rageuses et des funkeries bien senties. Plus varié également, puisqu'en dehors des titres très électriques, on trouve cette reprise troublante de Syd Barrett, ou ce morceau de Soligny aux harmonies sixtiesantes. Elli Medeiros chante sur un titre, puisque Daho a le sens de la fidélité.

Avant ses nouvelles aventures sur les planches ou sur l'écran, voici donc une nouvelle borne vinylique sur la route d'Etienne Daho, un chanteur pop français rempli d'idées rock, un des rares talents originaux qu'on puisse entendre par ici.

Jean-Eric PERRIN